

En mode mineur

MARSOLAIS, Gilles. *Cinéma québécois – De l'artisanat à l'industrie*, Montréal, Triptyque, 2011, 316 p.

Luc Laporte-Rainville

Volume 30, Number 2, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66212ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laporte-Rainville, L. (2012). Review of [En mode mineur / MARSOLAIS, Gilles. *Cinéma québécois – De l'artisanat à l'industrie*, Montréal, Triptyque, 2011, 316 p.] *Ciné-Bulles*, 30(2), 62–62.



MARSOLAIS, Gilles. *Cinéma québécois—De l'artisanat à l'industrie*, Montréal, Triptyque, 2011, 316 p.

En mode mineur

LUC LAPORTE-RAINVILLE

L'homme se passe de présentation : critique de films réputé, auteur de textes marquants, Gilles Marsolais est une figure incontournable de la théorisation du cinéma québécois. Un « historiographe » qui a permis à plusieurs d'appréhender le septième art pratiqué par les bâtisseurs de notre cinématographie. Dire qu'on attendait impatientement son dernier ouvrage est un euphémisme. Pourtant, un étrange malaise envahit le lecteur au terme de la lecture de *Cinéma québécois — De l'artisanat à l'industrie*. Comme si la structure même de cet essai était problématique.

Ce dernier se divise en deux parties : la première, intitulée « Mise en situation », esquisse une brève histoire de la cinématographie québécoise à travers des textes pour la plupart inédits au Québec, tandis que la seconde, « Les cinéastes et leurs films », rassemble quelques entretiens et articles déjà parus dans des périodiques (*24 images*, *Vie des arts*, etc.). Le texte « Tendances documentaires du cinéma québécois : de l'affirmation nationale à l'héritage du cinéma direct » est de loin le plus

stimulant. Rédigé en 1995 et publié en Allemagne en 2002, il aborde le cinéma québécois dans une perspective historique élargie remontant jusqu'à l'établissement des premiers colons venus de France (1608), l'appropriation du Canada par l'Angleterre (1763), l'imposition de la Constitution canadienne aux francophones par le Parlement britannique (1867), etc. Cette brève évocation de l'histoire permet à l'auteur de montrer à quel point les « Québécois » ont souffert de leur statut minoritaire dans un pays anglophone dont l'objectif premier était la disparition de la francophonie canadienne.

Ces faits se lient aisément au combat des cinéastes francophones de l'Office national du film, fondé à Ottawa en 1939. Il est vrai que l'institution fait peu de cas de la culture canadienne-française à l'époque. Sous la pression des médias — en particulier *Le Devoir* qui consacrera plusieurs textes pamphlétaires à ce sujet —, elle déménagera ses bureaux à Montréal en 1956, offrant contre son gré une plus grande place aux artisans de langue française, ce qui permettra à ceux-ci de travailler à la création d'un cinéma reflétant les préoccupations du Québec contemporain. Et c'est dans ce contexte, on le sait, que naîtra le cinéma direct, une approche documentaire simplifiée rendue possible par un matériel peu encombrant (caméra légère, magnétophone portable, etc.) et qui cherchait à restituer le réel de petites gens. Mais se coller à la réalité québécoise implique une certaine subjectivité : « Le résultat final est fonction des prétentions esthétiques du cinéaste et de son éthique », de dire Marsolais. Aucun réalisateur ne prétend à l'objectivité absolue, contrairement aux « faiseurs » de reportages. Ce texte, inséré dans la partie « Mise en situation », est appelé à devenir un classique.

Le livre de Marsolais n'est toutefois pas exempt de faiblesses. Sa principale lacune est la trop grande place qu'il accorde à Michel Brault dans la section réservée aux cinéastes. Certes, l'homme est d'une im-

portance indiscutable dans « l'aventure du cinéma direct », mais de là à lui consacrer plus de 80 pages, soit le quart du livre... On rétorquera que Marsolais avertit le lecteur d'entrée de jeu de la forte subjectivité de son propos et que celle-ci passe par la publication de nombreux articles sur son cinéaste fétiche. Mais toute posture idéologique a ses limites, surtout lorsqu'on prétend à une certaine exhaustivité. Et c'est bien ce que cherche implicitement à faire l'auteur, puisqu'une vingtaine de cinéastes sont cités afin de mettre en lumière la diversité du cinéma québécois au fil des décennies. La trop grande place faite au réalisateur des **Ordres** crée un déséquilibre dont plusieurs paient les frais (il faut quand même être culotté pour n'accorder que huit pages à Pierre Perrault!). Si Marsolais a tant à dire à propos de Brault, pourquoi ne pas lui avoir consacré un essai?

Autre réserve : le choix de ne pas inclure « Les mots de la tribu » paru dans la revue *Cinémas*. L'idée mise de l'avant dans cet article hors norme est celle de la « pollinisation » du cinéma direct, c'est-à-dire de son influence sur la fiction québécoise, influence qui donnera naissance à divers genres hybrides comme la docufiction, la fiction documentée, etc. L'essayiste effleure à quelques reprises le sujet, mais les éléments évoqués demeurent trop parcellaires pour que le néophyte puisse en saisir toutes les subtilités. On aurait dû incorporer ce texte dans la partie « Mise en situation ».

Reste que l'ensemble respecte généralement les qualités auxquelles nous a habitués Marsolais, à savoir une écriture limpide et une certaine rigueur d'argumentation. Mais ce *Cinéma québécois — De l'artisanat à l'industrie* n'est pas à la hauteur de *L'Aventure du cinéma direct*, qui a valu à l'auteur sa réputation. En somme, du Marsolais en mode mineur... ▀